

Hamid Hamani

Grandir

Fertettou



A mes enfants, Amirouche et Souhila.

hamid.hamani@gmail.com

Mieux vaut une vérité qui fait mal qu'un mensonge qui réjouit.

Proverbe berbère

C'est la liberté qui vend les plus belles paires de moustaches

Ma mère n'arrivant pas à satisfaire entièrement mon appétit de gros nourrisson, mon allaitement fut confié à mes tantes qui habitaient tout près de nous, dans le quartier familial.

« Toi, tu seras un homme de cœur, disait Grand-mère, les femmes t'ont offert tout ce qu'elles possèdent au fond d'elles de tendre ! »

Elle aimait rendre visite avec quelques cadeaux à mes nourrices, demandait les nouvelles de mes sœurs et frères de lait. Aujourd'hui, aussitôt que je revois ces mères âgées, je les embrasse fort comblé d'en posséder plus d'une ! Je les serre contre moi lorsqu'un demi-frère, une demi-sœur m'enviait. La preuve, contrairement à eux, je n'ai jamais été grondé par aucune. Toutes me considèrent vraiment comme leur propre fils.

L'une m'appelle tendrement « Bras unique ». Cela

me fit d'abord penser à mon petit bras agitant l'air lors du vivant de mon père qui m'initiait à la boxe.

– Mais mère ! Il fallait bien faire attention à la garde !

On m'a fait comprendre par la suite qu'elle ne pouvait supporter de me voir orphelin si jeune, déjà chargé de famille, bataillant seul tel un bras de mutilé. À neuf ans, en effet, je pris la place de mon père tombé au front. On ne savait peut-être pas qu'à l'époque, malgré le remords de l'avoir encouragé à gagner le maquis, j'étais au fond de moi fier d'être le fils de martyr comme tant d'autres enfants orphelins de la guerre. Tout aussi satisfait de mon statut d'homme, impatient d'agir seul sans rendre de compte à personne.

Je rassurais comme je pouvais, lors de ces joyeuses occasions, mes chères parentes qui vivent à présent en ville, loin de notre vieux village, loin du quartier en ruines. Le caroubier ancestral reconstituant toute la lignée familiale avait disparu le premier.

Cette autre mère a presque perdu la vue. Ses mains tâtent, à chaque rencontre, ma tête, les cheveux, les épaules « si tout va bien pour le fiston bien-aimé ». C'est avec la même émotion que se font toujours nos chaleureuses retrouvailles.

Merci, répondis-je, Dieu merci, ce n'est vraiment plus comme avant, sauf que j'aime lutter jusqu'à présent ! Tu ne sais pas que n'importe qui ne peut

tenir tête à ton indomptable ? Ohé ! Y a-t-il dans la salle un joueur qui puisse résister à un battant toutes caté...

M'écoutant à peine, elle leva les mains, heureuse, pressée de remercier Dieu : Dieu des infortunés, sois loué ! Secours encore tous ceux qui ont besoin de toi !

Dieu des faibles ! Fais de sorte que ces bontés vivent longtemps pour continuer à mettre du baume sur tous les cœurs qui en ont besoin !

Je n'aurais, hélas, l'occasion de connaître une autre mère, une étrangère de passage venue d'une région lointaine, son enfant sur le dos. Elle s'arrêta devant notre porte, s'empressa de me donner le sein, attirée par mes cris. Ou plutôt « rugissements » aimait-on se moquer, car même improvisés, ils se débrouillaient pour se faire obéir au doigt et à l'œil.

Mais, ce jour-là, je retrouvai vite le sommeil dans les bras de la mystérieuse qui sourit avec douceur en me voyant apaisé. Elle reprit aussitôt son chemin après le repas sous le regard reconnaissant de Grand-mère qui aimait me rappeler les détails de cette étrange rencontre emplie de sérénité. Elle ignorait qu'elle allait être harcelée de questions.

Tu seras un homme de cœur, les femmes t'ont offert tout ce qu'elles possèdent de tendre ! répétait Grand-mère en guise de réponses.

Lorsque j'insistais pour apprendre plus sur Mère de passage, Grand-mère me rappelait avec patience

que ma maman avait fait tout ce qu'elle pouvait pour satisfaire mon grand appétit. Aussi était-elle très peinée de me voir ne réclamer que du lait maternel. Alors Grand-mère nous éloignait l'un de l'autre à cause de nos pleurs tous les deux. Je ne devais jamais oublier qu'on m'aimait depuis mon surgissement, irruption remarquable de papillon, signe chez nous, de bons augures dans le foyer.

Cependant mon rêve secret était de voler, surpassant de loin tous les papillons du monde, me transformant rien que pour mère de passage, en gros, gros moineau ! Non ! Plutôt grand, grand oiseau voyageur volant à la recherche de son visage insaisissable. Avec des ailes très étendues vibronnant autour de ses épaules, je la protégerais, la cuirasserais de toute mon envergure afin qu'il ne lui arrivât rien.

– Grand-mère ! Il pleuvait ce jour-là quand Mère de passage reprit son chemin ? Il faisait très chaud ? Survivra-t-elle à la guerre ? Comment la reconnaître un jour si je la voyais ?

– Tu seras un homme de cœur, je te l'avais dit, les femmes t'ont offert tout ce qu'est de plus tendre en elles ! Et puis, Dieu la récompensera mon fils, Dieu le lui rendra certainement, c'était une femme généreuse ! Tu verras, comme elle, tu feras beaucoup de bien autour de toi quand tu seras grand !

– Faire du bien est un jeu d'enfant, Grand-mère ! Mais comment grandir vite ?

Tout petit, j'étais impatient de devenir aussi

homme que ceux qui superbement se pavanaient en revenant du marché, comblés d'appartenir au monde adulte. Je décidai donc de m'approprier à tout prix le mot de passe : grandir pour avoir enfin le même aplomb en insistant auprès de mon père : je ne suis plus petit enfant, il ne me manque qu'une visite au marché pour être homme à part entière !

La guerre n'allait tarder à éclater. Au marché hebdomadaire de Tazmalt, située en contrebas, dans le piedmont, c'était une prouesse de se procurer les provisions de la semaine alors que ma liste de cadeaux s'allongeait à mesure qu'approchait ma première visite.

À la manière des cavaliers habitués aux grandes équipées, aux folles chevauchées, je m'apprêtai, ce jeudi-là, à mettre bravement le pied à l'étrier. Mon père, cédant à mon insistance, me souleva avec égard, m'installa devant lui sur la selle avant de nous mettre en route. Il me prévint à l'oreille que la paire de moustaches, qui manquait à ceux qui ne se considèrent plus comme enfant, risquait de susciter l'embarras des visiteurs du marché.

– Il faut l'ajouter à ma liste de mes cadeaux, répliquai-je, sans hésiter, je l'achèterai d'ailleurs dès l'arrivée.

Seul enfant au milieu de nos compagnons de route, mon allure ne fut certainement pas la plus remarquée. Je ne renonçai cependant à recompter mentalement un à un les cadeaux ordonnés dans ma liste si aucun ne manque à l'appel.

Vivement grandir pour pouvoir penser comme je l'entends, à voix haute !

Le groupe discutait avec mon père, l'air décisif, d'un événement dont l'importance m'échappait. Puis avec des gestes de mains soudain déliées, nos compagnons et mon père s'empressèrent de les lever résolument comme pour jeter un lourd fardeau s'écriant : liberté, liberté ! Ce fut la première fois que j'entendis le mot « liberté » !

C'est sûr que c'est Liberté qui vend les plus belles paires de moustaches. Une fois arrivé au marché, il faut à tout prix l'approcher, me promis-je.

Au milieu de la criée, les montagnards, ceux des deux rives de la vallée de la Soummam, ceux des hauts plateaux, se rencontraient, se saluaient, s'invitaient. On exposait les produits de son terroir présentés à même le sol, sur un tissu, négociant avec un sourire aimable.

Près des étals, on tendait l'aumône aux nombreux malheureux. C'est la grande place, disait-on, celle qui rassemble le plus de monde. Sait-on jamais si, parmi les femmes avec enfants sur le dos, se trouvait Mère de passage ? D'autres frères et sœurs de lait ? En présence de Liberté ?

Je m'empressai de mettre la pièce qu'un ami de mon père venait de m'offrir dans la main d'un petit miséreux. Il ne parvint, le pauvre, à déjouer, avec son manège, mon attention alors qu'il avalait goulûment un fruit pris discrètement. Mon père me félicita du

regard tout en conversant avec quelqu'un au langage totalement inconnu. Et moi qui pensais que tout le monde parlait comme chez nous à la maison ! Et si Mère de passage parlait, elle aussi, ainsi ? Grand-mère ne me l'avait jamais appris.

La voix gutturale de son ami me parut si drôle que je tapotai discrètement la jambe de papa pour lui faire part de l'insolite. Remarquant tous deux mon étonnement, ils sourirent entre complices comme pour se moquer de moi.

Les gens poursuivaient la discussion, à la main un verre de thé que distribuait un marchand ambulant. Le geste alerte, il levait rapidement haut la théière, bien au-dessus du verre qu'il remplissait sans que celui-ci débordât. La démonstration valait la peine d'être reprise à la maison.

Le calme précédant l'orage fut de courte durée, une rumeur grondante ajouta plus de fébrilité : l'arrivée imminente de longs convois de l'armée coloniale française. Selon les dires, elle aurait déjà procédé ailleurs au contrôle d'identité, aux fouilles sur les routes, aux saisies, aux arrestations.

Il faut rentrer, l'heure n'est plus aux cadeaux. Quant à Liberté que je ne réussis à rencontrer, visiblement absente, je ne m'avouerais facilement vaincu. Car les grands, eux, la connaissent et l'admirent fort certainement ! Ils peuvent l'approcher. En retour elle en fait de même à ses élus tandis que moi...

En imagination, je me mis déjà à la traque du méchant ennemi, traversant mont et déserts pour l'enlever de ses mains belliqueuses. Je ne me résignai qu'à regret à ranger mes postures répétées plusieurs fois mentalement : des airs étudiés pourtant de façon à retenir toute l'attention de Liberté, déterminé à paraître imposant, sûr, ferme, à la hauteur de sa considération.

Briser le joug colonial voilà qui préoccupait mon père et son ami au parler étranger. Ils s'enlacèrent fort avant de se quitter comme s'ils n'allaient plus se revoir. D'ailleurs, c'était la dernière fois qu'on visita, mon père et moi, les lieux. Je n'y reverrais ni son ami après l'indépendance, ni mère de passage dont je ne désespère de retrouver un jour la trace.

Quant à ma quête fervente de grandeur et de liberté, elle est, à elle seule, toute une histoire dans l'histoire...

Sur la place du marché, l'on rencontrait, après la proclamation du cessez-le-feu, des enfants, des vieux le couffin sur le dos, des vieilles aussi. Elles repartaient sur des montures, pratique réservée qu'aux hommes auparavant.

Les veuves occupées au foyer, aux champs, chargeaient ces commissionnaires, voisins et voisines dont l'âge avancé ne les empêchait de ravitailler le village.

De nombreux orphelins de la guerre venaient découvrir, à leur tour, le marché ; parmi eux, il y en

avait un qui connaissait déjà le chemin, la grande place, les allées les plus fréquentées ; il se faufilait avec hardiesse en terrain conquis, croyant voir par-ci, par-là, à chaque visite la liberté ! Même invisible, il la sentait partout présente, l'imaginant en compagnie de son père avec son ami au parler étranger, en compagnie de Mère de passage.

Sa taille étonnait lorsque le jeune chef de famille assurait : le marché ? Je m'y connais depuis longtemps.

Par effraction dans le monde des grands

Nous rentrâmes du marché plus tôt que d'habitude avec quelques légumes, un morceau de viande pour fêter cette première visite comme le veut la coutume. Installé dans un coin, l'air d'un écumeur ravi, j'exhibai mon trésor de guerre qui me transformerait en grand comme je le voulais avec à l'appui : gestes, élans, moues, rictus, raflés aux hommes à leur insu.

Grand-mère s'inquiéta fort en me voyant tout seul adopter d'étranges attitudes dans un coin avec de curieuses gesticulations ; on se saluait chacun dans son accent local si différent du nôtre qu'il me fit rire le premier. Je répétai en parler inconnu de Grand-mère le dialogue très animé entre mon père et son ami, entre clients et vendeurs. Les prénoms que je choisis pour deux négociants étrangers l'intriguèrent davantage.

J'avais passé la demi-journée à marcher avec les hommes puisque je devins homme. L'amitié, elle seule, me dis-je, si je parvenais à l'apprivoiser, me donnerait la recette miracle pour découvrir le vrai visage des grands et avoir des milliers d'amis à mon tour, non seulement au marché, mais partout dans le monde.

Ces nouvelles postures me mirent d'abord parfaitement à l'aise dans le rôle d'un personnage inaccessible, imperturbable, fort remarquable, en tout cas, soliloquant avec grandiloquence dans d'autres parlers que je maîtrisais d'ailleurs parfaitement, Grand-mère en fut témoin. Même lorsque je m'imaginais touchant un mot à Liberté en toute liberté de cette affaire de moustaches n'exhibées que par ses élus.

Puis, j'enchaînai, dans un autre monologue plus animé cette fois, une série de serments à la manière des marchands prolixes avec gesticulations vives et air vengeur. Je répétais avec emphase amère ce que j'entendis sur la grande place : celui qui nous trompe n'est pas des nôtres !

C'étaient les propos d'un herboriste qui rappelait comme ses pairs les dits et remèdes prophétiques, expliqua mon père, car la marchandise doit être entièrement étalée au regard du client, telle quelle, sans dissimulation.

Pensant que c'était la signification qui m'intriguait, on me souhaita une honnêteté qui

dépasse le cadre des transactions et profite à tout le monde, tout le temps.

La panoplie des mines inattendues continuait de surprendre la famille. Je pris soudain la défense d'un client de petite taille à la voix fluette qui ne se fit d'abord entendre par le marchand. Celui-ci, confus, finit par le remarquer parmi ses clients, lui demanda pardon.

Ces changements brusques, bien sûr, alarmèrent : victime de machinations de génies ? Présents parmi les visiteurs et vendeurs, il en existe de bons et de malfaisants. Invisibles des humains, ils s'en prennent aux enfants qu'ils veulent aussi posséder, s'inquiéta-t-on, lorsqu'on me vit crier tout seul : liberté, liberté, gesticulant tel un esclave mutin qui briserait avec violence carcan et lourdes chaînes !

Le climat devenu tendu quelque temps après au marché ne me permit d'observer davantage de retrouvailles, d'accolades, de discussions animées dans l'ambiance des criées. D'instinct, je sentis se révéler à moi tout ce que ces échanges avaient de différent de ceux de mon âge ! Je crus décrocher dès cet instant mon accès au monde des grands peut-être par effraction, mais en tous cas avec des manières d'agir qui m'impressionnèrent avant les autres.

Spontanées et chaleureuses, leurs conversations pleines de prévenance me subjuguèrent : l'on s'étreignait, s'invitait, demandait les nouvelles de la famille, ne pensant presque plus aux courses. Voilà